Document généré le 17 juil. 2025 13:19

Ciné-Bulles

Horrifiante humanité
Antichrist de Lars Von Trier

Luc Laporte-Rainville

Volume 28, numéro 1, hiver 2010

URI : https://id.erudit.org/iderudit/60980ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Laporte-Rainville, L. (2010). Compte rendu de [Horrifiante humanité / *Antichrist* de Lars Von Trier]. *Ciné-Bulles*, *28*(1), 20–21.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Horrifiante humanité

LUC LAPORTE-RAINVILLE

Deux ans de dépression. Une période qui a permis à Lars Von Trier de concocter ce qui constitue, à n'en pas douter, son plus grand film depuis **Dancer in the Dark**. Bien entendu, on ne peut nier la tempête médiatique entourant la présentation d'**Antichrist** (**Antéchrist** en v.f.) au Festival de Cannes en mai 2009. Mais il est plus utile de s'attarder à la profondeur de cette authentique œuvre d'art.

En apparence, l'histoire du film est toute simple : c'est celle d'un réputé psychanalyste (Willem Dafoe) et de sa femme (Charlotte Gainsbourg) qui, après la perte de leur seul enfant, voient leur vie de couple péricliter. D'abord hospitalisée parce que dépressive, la jeune mère, gavée de pilules par son médecin, est rapidement contrainte d'accepter les bons soins de son mari, homme privilégiant les thérapies sans médication.

D'entrée de jeu, on constate que tout ne fonctionne pas comme prévu. Une tension palpable s'installe entre les époux qui en viennent à une lutte psychologique baignée de paroles fielleuses. « Tu es si intelligent » lui dit-elle. Un commentaire qui, bien sûr, est empreint de sarcasme, parce que le mari est convaincu de la supériorité du traitement thérapeutique qu'il privilégie sur les approches médicales. Mais pour dire le vrai, devenir le thérapeute de sa femme semble pour lui l'occasion d'exercer sur elle une forme de pouvoir, d'où la nécessité de couper court aux traitements qui lui sont prodigués en milieu hospitalier. Et c'est bien là l'élément le plus fascinant du film. De fait, mari et femme cherchent à se dominer l'un l'autre plutôt qu'à travailler dans un effort conjoint à la sauvegarde du couple. Pensons à cette scène dans le lit conjugal où la jeune mère reproche à son conjoint de ne s'être jamais occupé d'elle ni de leur fils. N'y a-t-il pas là une volonté évidente de culpabiliser le mari? Et ce dernier, par son attitude froide et rationnelle, ne cherche-t-il pas à garder un certain contrôle sur sa femme?

Le provocant cinéaste forge, avec habileté, une atmosphère hypnotique proche du cinéma d'horreur. C'est d'autant plus vrai qu'en cours de thérapie, sa conjointe découvre que ses pires cauchemars prennent racines à Éden, lieu sauvage où elle s'était retirée avec son fils pour rédiger une thèse sur des femmes assassinées lors de rituels anciens. Or, ce prétendu paradis terrestre, où le couple poursuit le traitement isolé de tout et de tous, est mis en scène tel un fantasme inquiétant. Il faut d'ailleurs saluer le magnifique travail d'Anthony Dod Mantle à la direction photo. Ses images, où les teintes verdâtres se lient à la blancheur des visages, fascinent par leur beauté irréelle.

Toutefois, leur impact serait moindre sans le minutieux travail sonore de Kristian Eidnes Andersen. En amplifiant des sonorités étranges, il est parvenu à créer une atmosphère oppressante à certains moments forts du film, dont la séquence où la jeune femme, sous hypnose, se remémore divers événements survenus à Éden. Il s'en trouvera pour dire que tout cela est gratuit et que Von Trier ne cherche qu'à assouvir ses habituelles pulsions maniéristes (David Lynch n'est pas loin). Pourtant, le cauchemar qu'il dépeint n'est en rien le fruit d'un caprice — ce qui était parfois le cas dans le très stylisé **Europa**. Ici, le réalisateur danois s'approprie différents effets stylistiques afin de concrétiser un univers qui incarne, du moins au départ, les troubles psychologiques de la jeune femme. La

première incursion du côté d'Éden se fait par l'entremise d'une séance d'hypnose. Est-ce à dire que ce lieu est le pur fruit de son imagination? Pas exactement. L'endroit existe, certes, mais son choix comme contexte thérapeutique ouvrira irrémédiablement un dangereux passage entre le réel et l'onirique. Comme si le spectateur était forcé de pénétrer un univers parallèle dont il pressent le potentiel destructeur.

Aussi, c'est par cette étrangeté que le spectateur atteint des sommets d'incertitude alors que s'épaissit le mystère. Comment expliquer autrement toutes ces étranges manifestations, comme cet animal sauvage s'exprimant dans un langage humain colérique? Éden, jardin des origines où les hommes vivaient en toute innocence, est-il ce lieu irréel où naît le mal? Et si le monstrueux était irrémédiablement lié à la naissance de l'humanité?

Il se pourrait bien que cette piste soit la plus probante, car si le scénario débute avec une proposition manichéenne, voire misogyne (un thérapeute rationnel soigne sa femme névrosée qui sombre lentement dans l'hystérie destructrice), force est de constater que l'atmosphère d'Éden élargit le sens du film. Cette femme est certes atteinte de profonds troubles psychiques — d'où sa propension à frapper le pénis de son mari dans une scène atrocement violente —, mais son mari, au contact de ce lieu trouble, semble peu à peu lui aussi perdre la raison, jusqu'à commettre l'irréversible. Von Trier parvient à dépasser le caractère fondamentalement misogyne de la psychanalyse freudienne pour aller bien au-delà de son sujet initial, un couple en crise à la suite du décès de leur unique enfant. Cela lui permet d'arpenter les sombres territoires de la monstruosité humaine et de poser la question du goût inné de l'homme pour la violence et la destruction, qu'il porte en lui tel un *antichrist* (dans son sens originel de « contre-christ » et non celui d'antéchrist, avant le Christ, qu'il prît à partir du XIIe siècle).

Bien entendu, Von Trier ne fait pas dans la dentelle et certains passages (l'excision du clitoris) semblent totalement déplacés tant ils sont choquants. Néanmoins, la virtuosité de la mise en scène compense largement ces quelques débordements. Nietzsche ne disait-il pas qu'il fallait parler à « coups de tonnerre » aux sens indolents? Ici, le cinéaste sacrifie toute subtilité afin de mettre en images une vision ultra-pessimiste de l'humanité. On ne peut que lui en savoir gré, tant cette dernière semble parfois constituée de pantins grotesques et inconscients. Et puis, devant tant de maestria, il serait plutôt difficile de ne pas être ébahi.

Danemark / 2009 / 104 min

Réal. et scén. Lars Von Trier **Image** Anthony Dod Mantle **Son** Kristian Eidnes Andersen **Mont.** Anders Refn et Åsa Mossberg **Prod.** Meta Louise Foldager **Int.** Charlotte Gainsbourg, Willem Dafoe **Dist.** Les Films Séville